

La structure par âge

Monique LaRue

Numéro 82, automne 2020

La pandémie, avant, pendant et après

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94681ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

LaRue, M. (2020). La structure par âge. *L'Inconvénient*, (82), 38–42.

La structure par âge

ESSAI **Monique LaRue**

1. LE PASSÉ COMPOSÉ

Dans le but de faire ressortir l'irréremédiable qu'exprime le passé composé, je vais évoquer le début du mois de mars dernier. Jeudi 5 mars, j'ai reçu chez moi trois couples de vieux amis, qui sont aussi des amis vieux. On a tous des amis plus vieux que soi, d'autres plus jeunes. Cette structure des âges a été thématifiée par Gide dans *Les faux-monnayeurs*, un roman maintenant oublié.

J'avais donc invité des amis octogénaires. À la dernière minute, j'ai éprouvé un doute, envoyé un courriel à mon fils, médecin, quadragénaire, qui anticipait avec une froide passion, comme toute sa profession, l'arrivée de la pandémie. J'ai demandé si je devais par prudence renoncer à mon repas de vieillards. Il se trouvait à Las Vegas avec sa famille et celle d'un ami – également dans la quarantaine – qui avait accès aux spectacles du Cirque du Soleil. Vous vous souviendrez que c'était la relâche scolaire. Les

compagnies aériennes offraient des forfaits. Les gens voyageaient. Il a répondu qu'à sa connaissance, il n'y avait pas encore de consigne de ne pas se réunir. Notre Cirque national a peu de temps après fermé un à un ses chapiteaux. Mes octogénaires ont été les dernières personnes à passer mon seuil jusqu'à aujourd'hui. Rien de tout cela n'est plus possible. On le répète pour s'en convaincre. Avant, on répétait plutôt *Carpe diem*.

– Qu'avez-vous perdu de précieux durant la pandémie ? demande *L'Inconvénient*. Ma réponse est : rien. Je n'ai rien perdu, j'ai tout conservé. C'est l'avantage de l'âge. De la mi-mars à la mi-juin, contre toute attente, je me suis transformée à brûle-pourpoint en préceptrice-ressource pour mes petits-enfants subitement privés d'école. Les parents assumaient leur travail professionnel, soit par télétravail, soit en « présentiel », mot dont le sens s'est concrétisé et répandu. Un « plan

de travail » m'arrivait par courriel à neuf heures et demie. L'institutrice qui préparait ces documents est une femme d'un certain âge dont les enfants, me dit-on, sont d'âge adulte. D'autres institutrices plus jeunes, mères d'enfants d'âge scolaire, peinaient à assumer leur conscription comme mères-en-présentiel-institutrices-en-télétravail. Du jamais vu.

Mon petit-fils, neuf ans, me rejoignait avec Skype, je me retrouvais dans sa chambre, à partager mon écran sous son autorité, pour lui enseigner grammaire, lecture, orthographe, conjugaisons, vocabulaire, histoire-géo, voir à ce qu'il assimile bien la leçon. Une de mes petites-filles plus âgée s'est lancée dans l'écriture d'un récit, comme « projet de COVID ». J'ai reçu d'elle un chapitre par jour pendant cette période. Soixante-cinq jours.

J'ai ainsi été mise en contact avec le nouveau. La langue, vieille compagne de ma vie, m'est apparue comme neuve, à travers l'apprentissage d'un enfant qui la parle et doit assimiler ses règles : comprendre le sens de la langue. Quand, glorieuse, ma petite-fille a apposé le mot *Fin* à son récit à rebondissements, elle a balayé avec étonnement ma suggestion de le relire. Pourquoi relire, puisqu'elle connaissait la fin ? Quiconque connaît la création mesurera la fraîcheur de cette créativité sans *pourquoi*, que seuls les très grands artistes savent conserver.

Les professeurs ne prennent pas à la légère le devoir de fournir aux enfants un enseignement adapté aux besoins de notre espèce dont les individus, à chaque naissance, partent de zéro. J'ai été heureuse, en l'occurrence, qu'une telle tâche donne un sens aussi fort à l'apparente absurdité des circonstances. Le ministère de l'Éducation du Québec n'a pas pu assurer complètement la continuité de la formation à tous les niveaux. Je ne le blâme pas. Il n'en avait ni les moyens ni le pouvoir. Des enfants ont nécessairement été laissés à eux-mêmes, et leurs parents aussi, sans suivi cognitif, sans soupape au huis clos familial, sans possibilité de socialisation entre pairs, sans canal d'ouverture au monde. L'ex-romancière en moi imagine les conséquences. L'ex-prof s'identifie à l'angoisse d'ex-collègues contraints par des administrations angoissées à enseigner « à distance » et à évaluer les acquis à l'avenant. Des adolescents ont été enfermés dans la solitude de leur méta-

morphose. Les jeunes femmes, qui disposent de si peu d'années pour résoudre l'équation de leur vie, les tout-petits, dont l'avenir psychique se joue entre zéro et trois ans, les « jeunes » ont été soumis à une contrainte spatiale sévère. La liberté de découverte, le pouvoir-être ont été empêchés de se projeter normalement dans l'avenir. L'horizon de la vie a été entravé. Ces mois ne reviendront pas. La progression a été interrompue.

J'ai été remise dans ma catégorie d'ancienneté par Nuntius Mortis SARS CoV-2, qui frappe selon l'âge. Je n'ai rien perdu, sauf la faculté d'oublier mon âge. Les rues vides, la rareté des sorties et des visites, le silence ambiant m'ont rappelé les années cinquante, soixante. Les temps peuvent bouger et l'ébranlement de la conjugaison nous faire sentir le pouvoir du passé composé. Rattaché au présent. En passe de devenir « simple » passé. Une coche que l'on a tout de suite sautée.

2. L'INCERTITUDE

On a rapidement parlé de la pandémie au futur antérieur, comme fait accompli : « moment charnière », « unique dans l'histoire », « première fois », « global », « jamais vu ». On l'a clairement pointée comme événement : « phénomène dynamique non contrôlé, c'est-à-dire advenant sans l'intervention d'une entité volontaire et responsable qui en assurerait le contrôle¹ ». Et une fois le betacoronavirus identifié et classé, bien avant, et peu s'en faut, qu'Homo faber ait réussi à livrer des produits médicaux adaptés aux effets délétères de COVID-19, on a parlé au passé du futur.

Quand le passé composé exerce à pleine puissance son pouvoir événementiel, les conséquences se profilent les unes à la suite des autres, moulées dans l'angoisse du présent. L'envie de « cueillir le jour » pâlit. Une « probabilité » que l'événement se produise existait, elle était connue des spécialistes, de même que la gravité possible des conséquences, à l'ère de l'anthropocène globalisé. L'onde de choc s'appelle « réalité ». La réalité est l'épreuve de la certitude. Elle est le passé composé dont ressort la conscience de l'incertitude : l'expérience de la prise en compte des conséquences graves d'un événement peu probable. Le passé composé s'abat dans le présent comme une faux. Il est syncope, ponctuation, scission. *Carpe diem, quam*

minimum credula postero : cueille le jour présent et fie-toi le moins possible au lendemain². Trop tard. Le passé composé est la certitude d'avoir failli à projeter ce *Severe acute respiratory syndrome coronavirus 2* (SARS-CoV-2). Homo sapiens va maintenant trouver le *pharmakon*, le poison qu'il transformera en autodéfense. Alors seulement nous serons dans l'après.

3. ON NE PEUT PAS PENSER VOLONTAIREMENT LE NOUVEAU

Voici ce qu'écrit Proust dans les dernières pages d'*À la recherche du temps perdu*, qui se termine sur la fin d'un monde et le début d'un nouveau : situé à Paris en 1916, il apparaît aujourd'hui étrangement familier. « Le Louvre, tous les musées étaient fermés, et quand on lisait en tête d'un article de journal : "Une exposition sensationnelle", on pouvait être sûr qu'il s'agissait d'une exposition non de tableaux, mais de robes [...]. C'est ainsi que l'élégance et le plaisir avaient repris [...]. Ainsi faisaient en 1916 les couturiers qui d'ailleurs, avec une orgueilleuse conscience d'artistes, avouaient que "chercher du nouveau [...], dégager pour les générations d'après la guerre une formule nouvelle de beau", telle était l'ambition qui les tourmentait³. »

La projection de l'avenir, les sciences humaines le répètent chaque fois qu'elles s'y risquent, n'a pas pour but ni comme résultat de prévoir ni même d'imaginer l'avenir. La science-fiction, ou la mode, peuvent subodorer l'avenir, mais elles ne peuvent pas produire, au présent, la concrétion qu'est l'avenir, parce que celui-ci comporte nécessairement l'avènement du nouveau. Le nouveau apparaît quand il peut, quand on le laisse apparaître. Aucun retour à un quelconque âge d'or perdu ne fait apparaître un renouveau comme nouveau. Le nouveau n'est pas une adaptation au réel. Il n'est pas le fruit d'une intention. Il est une attente.

D'où viendra le nouveau que requiert, à nos yeux comme aux yeux des couturiers parisiens de 1916, le sentiment de vulnérabilité ? Il n'y a pas plusieurs réponses à cette question. Le nouveau vient par le *phénomène* du renouvellement humain, qui n'est pas un simple remplacement, ni une simple reproduction, mais chaque fois la mise au monde du neuf, d'un individu Homo sapiens neuf.

C'est pourquoi la capacité à projeter l'avenir ne se montre pas davantage chez les leaders politiques en place sur terre aujourd'hui que chez les couturiers parisiens de 1916. On aurait noté une certaine supériorité d'adaptation chez les leaders féminins⁴. Je ne suis pas spécialiste de sciences politiques, mais cette hypothèse me touche, même si je ne pense pas que la femme est l'avenir de l'homme. Elle est plutôt son éternel passé simple. Mais quand les médecins et la santé se hissent au premier rang des préoccupations de l'humanité rassemblée sous une seule horloge, il est possible que les femmes au pouvoir se révèlent, plus que les hommes au pouvoir, capables d'écouter le besoin de soins et d'y répondre de manière pratique. La femme politique la plus aguerrie ne se sent probablement jamais invulnérable. Alors que les plus pleutres des hommes politiques semblent d'autant plus capables d'imposer leur pouvoir qu'ils ne reconnaissent pas la vulnérabilité d'Homo sapiens. Leur pouvoir, qui n'est pas un courage, leur vient de cette lacune, et donc d'une impuissance à envisager la réalité. Quand SARS-CoV-2 s'attaque aux poumons humains et les fait blanchir à mort, les hommes politiques déclarent la guerre à COVID-19, ou nient la gravité de sa toxicité. Alors oui, il est possible que, dans ce contexte, les femmes au pouvoir soient plus promptes à percevoir le renversement de hiérarchie qu'exige la prise de conscience de la vulnérabilité, question « genrée », et question d'âge.

La structure par âge, qui va de la vulnérabilité de l'enfance à la vulnérabilité de la vieillesse en passant, au milieu de la vie, par un sentiment plus ou moins fort d'invulnérabilité, n'est pas atteinte par la pandémie. Contrairement à la grippe espagnole, qui fauchait les jeunes et les enfants, COVID-19 procède par ancienneté. Elle ne touche pas la base de la pyramide. Nous sommes attaqués selon un ordre logique, qui est celui de notre propre existence. Cette attaque n'est pas le fruit d'une stratégie ennemie : elle nous montre simplement le phénomène de la vulnérabilité. Dans cette organisation pyramidale de l'humanité, les enfants et les vieillards sont les plus vulnérables. Les premiers sont épargnés. Ils ne sont pas fauchés, mais ils sont marqués collatéralement. De là viendra le nouveau : de leur prise de conscience en tant qu'enfants vulnérables, et épargnés, de l'incertitude qui a

touché, ébranlé leur propre vie comme sujets humains.

4. LA FIN DE LA RECHERCHE

Quand des vieillards sont morts « en nombre », de manière cruelle, récemment, en Occident et ici même, au Québec, seuls, enfermés, sans visites, dans ces « maisons » où leurs enfants les ont, sans méchanceté ni cynisme particuliers, regroupés, avec leur consentement sans doute, afin que des soignants spécialisés, payés à petits salaires, organisent la prise en charge pratique de la dernière vulnérabilité humaine, quand certains ont été déportés vers les urgences, accueillis par des soignants masqués, habillés en scaphandres, qu'ils ont été intubés, dans des conditions de souffrance respiratoire, et qu'enfin leurs dépouilles ont été lamentablement acheminées dans des camions réfrigérés pour des raisons d'asepsie – alors j'ai pensé : « C'est ça, la fin de la Recherche. »

Les gens qui ont lu au complet *À la recherche du temps perdu* utilisent entre eux cette expression, parce qu'ils s'en souviennent comme d'un événement intégral de leur propre vie. « La fin de la Recherche », c'est la Première Guerre mondiale, la fin du monde qui s'est ouvert au premier des trois tomes de la Pléiade, par une enfance qui ne connaît pas la vulnérabilité, le danger, le confinement à l'intérieur, l'interdiction d'embrasser sa grand-mère. C'est une enfance à l'imparfait, tranquille et lente, dans l'odeur des aubépinas et de la daube de bœuf, des jours qui se répètent, pieusement cueillis l'un après l'autre, humés dans des tasses de thé, etc. C'est le récit d'une enfance préservée.

Au mois de février 2020, juste avant qu'on ne commence à évoquer sérieusement le confinement, Jean-Marie Gustave Le Clézio, octogénaire né à Nice en 1940, a publié un livre contenant deux récits autobiographiques tirés de son enfance. Ces récits constituent une sorte de bouclage. Le premier se situe en Bretagne, où Le Clézio passait ses vacances avec son frère. C'est un beau texte classique sur les changements subis par cette « région » ou « province » ou « duché » durant le temps de la vie de l'auteur, et entre autres un témoignage précis et ému sur la disparition de la langue bretonne. La vision m'en a semblé un brin nostalgique, bien que Le Clézio s'en défende : « La nostalgie n'est pas un sentiment honorable. Elle est une faiblesse, une crispation qui distille l'amertume⁵. »

En deuxième lieu, l'auteur recule dans le temps pour évoquer avec indignation et sans aucune nostalgie sa première enfance, à partir de son départ, comme nourrisson encore allaité, de la Bretagne vers Nice, face à l'arrivée des Allemands, jusqu'à sa sortie du confinement dans lequel il a vécu pendant toute la Deuxième Guerre mondiale, caché dans une remise aux vitres calfeutrées, au fond de la vallée de la Vésubie : une enfance usurpée par la guerre, par les circonstances politiques qui font que la France, en 1940, sous le pouvoir nazi, n'est plus une terre hospitalière pour sa mère, de nationalité française, qui a épousé un citoyen de l'Empire britannique né à l'île Maurice, père de Jean-Marie Gustave Le Clézio, séparé de sa famille durant tout ce temps.

C'est un hasard si la publication de ce récit en février 2020 coïncide avec l'arrivée du SARS-CoV-2 en Europe. Ce n'est pas un hasard qu'un écrivain se penche sur une enfance marquée par un monde « où il n'y a plus de solidarités, plus de lois, plus de dignité⁶ ». À trois, quatre ans, dit-il, « les enfants, même tout petits, devinent ce qu'on leur cache⁷ ». Et ceci : « D'avoir passé les premières années de mon existence au milieu des femmes a certainement changé l'idée que je peux avoir d'une guerre⁸. »

Quand je dis que le nouveau viendra par les enfants actuels, je veux suggérer qu'il viendra d'adultes qui auront senti, comme enfants, que toute la vie sur terre est désormais incertaine et menacée, à moins que du nouveau advienne ; d'individus qui auront senti, dans leur enfance, leur propre vie sur terre comme hypothéquée et hypothétique. Je veux aussi dire que, si la guerre n'a pas empêché Le Clézio de devenir le créateur dont un conte permet de saisir la teneur des circonstances présentes, c'est parce que la société française, qui n'avait pas de quoi nourrir son corps d'enfant en croissance, au point que plus jamais, dit-il, le vide et la violence de la faim ne l'ont quitté par après, la France, « pays où il n'y avait pratiquement que les femmes, et où les seuls hommes étaient des enfants ou des vieillards⁹ », s'est montrée malgré tout apte à lui fournir la nourriture mentale dont l'être humain a besoin pour survivre et grandir.

De même, si l'écrivain Thomas Bernhard, qui a subi la même guerre ET une maladie pulmonaire qui l'a cloué dans son enfance sur un lit de mourant, a trouvé la volonté de vivre, dans cette Autriche qu'il conspu et

décrit comme une antimatrice, comme une matrice infanticide, c'est parce que son propre grand-père la lui a transmise à travers son agonie.

Si les enfants se font actuellement enlever leur enfance, ce n'est pas par SARS-CoV-2 comme tel. C'est tout de même un soulagement, un espoir, de constater que ce SARS Machin ne peut rien contre eux. Cela signifie qu'ils occuperont un jour le milieu de la pyramide. Ils l'occuperont, comme les auteurs qui ont connu la guerre dans leur enfance, avec le sentiment que leur enfance n'a pas été ce qu'elle aurait dû être, un temps d'insouciance où l'on n'a pas besoin d'Horace pour « cueillir le jour ». Ils ont saisi, et n'oublieront pas, qu'on a voulu leur cacher la vérité quand on leur a suggéré de fabriquer des arcs-en-ciel signifiant que « ça va bien aller ». Le comble du kitsch.

La réhiérarchisation actuelle du monde selon l'échelle de la vulnérabilité et de l'exténuation des ressources de la terre détermine ces enfants comme nouveaux, radicalement autres par rapport à tous les humains qui les ont précédés. Ils sont la première génération du « pouvoir-être de la vulnérabilité ». Tout ne va pas bien aller, mais il est possible que leur pouvoir-être vulnérable, comme la volonté de vivre insufflée à Thomas Bernhard par la mort de son grand-père, engendre une nouvelle manière d'être sur terre.

S'il n'est pas trop tard... Si les jeunes femmes qui ont eu l'extrême déplaisir d'être empêchées de projeter librement leur vie réussissent encore à rencontrer une âme sœur... Si la terre est encore un espace viable... Si le dernier *carpe diem* ne se présente pas, jour amer que devront cueillir les derniers humains qui auront cessé de mettre au monde l'être humain nouveau. Une possibilité qui a toujours existé sous forme de lucidité cynique, dont le marquis de Sade se réjouit ouvertement, par exemple, dans *La philosophie dans le boudoir*.

Pour ma part, femme septuagénaire de la fin de l'anthropocène, je survivrai quelques années à mon trépas dans le cerveau de mes petits-enfants. J'espère que leur génération pourra changer la manière de vivre de l'anthropocène. Ce que cette

pandémie a de positif, il me semble, c'est la prise de conscience, par tous, partout, au même moment, de la vulnérabilité comme un « *existential* » de l'être humain, comme un « universel » de l'être humain, et comme pouvoir-être propre de l'être humain. Prendre conscience du pouvoir-être vulnérable est une réhiérarchisation du monde humain, une réponse non politique, mais existentielle à la projection de survie. C'est le pouvoir de discerner le danger qu'il y a à sous-estimer les conséquences d'un événement improbable. Un enfant de neuf ans comprend que le danger sera terminal si Homo sapiens persiste à ne pas projeter les conséquences des événements probables qu'il connaît avec certitude. En ce sens, SARS CoV-2 et COVID-19 auront été un phénomène, non pas au sens médiatique ou culturel, mais au sens philosophique. Le phénomène fait apparaître la vérité. La vérité est un rapport avec la réalité. La vérité du pouvoir humain est de pouvoir être. Ce pouvoir-être est un pouvoir-être vulnérable. ■

1. Je tire cette définition particulièrement pertinente de D. Bélanger et T. Carrier-Lafleur, *Il s'est écarté. Enquête sur la mort de François Paradis*, Nota bene, Montréal, 2019, p. 62, qui citent F. Revaz, *Introduction à la narratologie*, De Boeck / Duculot, « Champs linguistiques », Louvain-la-Neuve, 2009, p. 21.
2. Horace, *Odes*, traduction de Roger Poussin, « Traductions Hatier », Paris, 1961, p. 23.
3. M. Proust, *À la recherche du temps perdu*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », tome III, Paris, 1954, p. 724.
4. Voir K. Elsesser, « Are Female Leaders Statistically Better at Handling the Coronavirus ? », *Forbes Magazine*, 22 avril 2020.
5. J.M.G. Le Clézio, *Chanson bretonne, suivi de L'enfant et la guerre. Deux contes*, Gallimard, 2020, p. 85.
6. *Ibid.*, p. 115.
7. *Ibid.*, p. 117.
8. *Ibid.*, p. 116.
9. *Ibid.*, p. 115.

Monique LaRue a publié des romans et des essais, dont les titres suivants parus aux éditions du Boréal : *La démarche du crabe* (1996), *La gloire de Cassiodore* (2002), *L'œil de Marquise* (2009) et *La leçon de Jérusalem* (2015).